

L'Europe de 1917

SES ÉTATS D'ESPRIT NATIONAUX

Lothrop Stoddard

1917

Traduction française : 2022 par l'équipe du Saker francophone.

Version : 2023-06-17

<https://lesakerfrancophone.fr>

Version anglaise : Present-Day Europe



Cette œuvre est mise à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution — Pas d'Utilisation Commerciale — Partage dans les Mêmes Conditions 4.0 International.

Table des matières

Contribution du lecteur	4
Préface	5
Avant l'orage	7
1 L'Angleterre	10
2 La France	27
3 L'Allemagne	43
4 L'Autriche-Hongrie	67
5 L'Italie	81
6 La Russie	98
7 Les Balkans	120
7.1 La Serbie	122
7.2 La Bulgarie	128
7.3 La Grèce	133
7.4 La Roumanie	138
8 La Turquie et l'Est musulman	141
9 La Belgique et la Hollande	153
9.1 La Belgique	153
9.2 La Hollande	156
10 La Scandinavie	160
10.1 Le Danemark	163
10.2 La Norvège	163
10.3 La Suède	164
11 L'Espagne et le Portugal	167

11.1 L'Espagne	167
11.2 Le Portugal	169
Conclusion	171

Contribution du lecteur

Cet ouvrage a été traduit et relu par une équipe de volontaires non rémunérés.

Si le lecteur trouve des corrections à apporter au présent ouvrage, ses retours, même mineurs, même pour une seule faute, sont les bienvenus à l'adresse : relecture-livres@lesakerfrancophone.fr.

Veuillez préciser dans votre message le ou les chapitre(s) concerné(s) et laisser des informations de contexte, comme la phrase entière autour de l'erreur que vous nous notifiez. Cela nous fera gagner beaucoup de temps.

Préface

Le présent ouvrage est conçu dès le départ à partir d'une suite de choix. Le problème à résoudre était de dépeindre en un seul volume la psychologie de guerre des diverses nations européennes. Ce problème n'était pas chose aisée. Le portrait des états d'esprit nationaux demande un traitement radicalement différent de celui dont on fait usage pour une suite d'événements. La seule méthode satisfaisante pour dépeindre les pensées et les émotions est d'utiliser des éléments directs — le témoignage des peuples eux-mêmes. Ceci explique les nombreuses citations directes que l'on trouvera dans les pages qui vont suivre. Un observateur étranger ne pourrait en aucun cas être en mesure de refléter l'esprit de l'Europe en guerre comme le font les voix de ses fils et de ses filles, dont le cri du cœur monte à l'heure de l'épreuve.

Les ressentis ici cités sont du trait le plus contemporain et le plus populaire. Les discours, commentaires de presse, pamphlets, brochures — les mots écrits sur le moment et pour le moment : ils sont les plus à même d'exprimer les mouvances de l'âme nationale. Les discours officiels, soigneusement calibrés et prononcés avec l'art que l'on sait, ne sont ici jamais cités, sauf s'ils représentent fidèlement le sentiment populaire ou s'ils ont produit un effet marqué sur l'opinion publique.

Enfin, seuls les autochtones sont autorisés à la barre des témoins. Par exemple : dans le chapitre sur l'Angleterre, seuls des Anglais s'expriment ; dans le chapitre sur la France, seuls les Français ; et de même pour les autres. Ce que les autres Européens affirment au sujet de l'Angleterre et de la France pourra être découvert dans les chapitres suivants dédiés aux autres peuples. Les seuls écarts vis-à-vis de cette règle de citation directe sont les chapitres de fermeture, traitant avec les nationalités mineures, lorsque des considérations d'espace rendent l'emploi de cette méthode impraticable.

La plus grande objection envers cette méthode est bien entendu précisément cette affaire d'espace disponible. Mais il n'existe pas d'autre manière permettant de dépeindre avec un éclat égal le caractère national, surtout en des époques d'émotions intenses. Pour cette raison, j'ai choisi de me cantonner à une présentation complète des grands courants de pensée en Europe et des sentiments sur la guerre et les futures relations intra-européennes. De nombreux sujets collatéraux intéressants restent par conséquent exclus du présent examen, et des questions importantes, telle que l'attitude de l'Europe envers l'Amérique et l'Extrême-Orient, ont forcément été omis. Tout

ceci est malheureux, mais j'ai préféré souligner les éléments essentiels plutôt que de sacrifier la clarté au détail.

T. Lothrop Stoddard
Brookline, Mass.
le 14 mars 1917.

Avant l'orage

La raison immédiate de la Grande Guerre peut avoir été un meurtre, un monarque, une clique, une politique, ou une philosophie. La cause sous-jacente fut sans aucun doute un esprit militant d'instabilité. Les décennies précédentes annonçaient clairement l'une de ces grandes crises dans l'évolution historique de l'Homme, comme la Réforme ou la Révolution Française, qui se dressent comme des périodes de « *réévaluation de toutes les valeurs.* »

Le XX^{ème} siècle s'est levé sur un âge usé, voué à une dissolution rapide. Les augures indiquaient clairement que la fin de cette ère approchait. Tous les anciens idéaux et principes se flétrissaient sous l'haleine fougueuse d'une critique destructrice. Partout, la croûte solide des traditions se craquelait et se morcelait sous l'effet des tremblements prémonitoires d'un cataclysme imminent. L'ancien était manifestement sur le point de laisser la place au neuf.

De nombreux observateurs voyaient en cela les symptômes de la décadence. Ils avaient tort. Un âge décadent ne peut pas se régénérer ; le salut doit lui venir depuis l'intérieur. L'Empire romain attendait, maussade, le feu salvateur de la Barbarie. Mais l'Europe du XX^{ème} siècle ne connaissait pas un tempérament aussi soumis.

La race humaine n'avait jamais manifesté une énergie aussi surabondante. Jamais la pensée n'avait été plus active ou l'action plus intense. Un demi-siècle de faiblesse avait transformé un continent semi-rural en une ruche grouillante d'industrie, gorgée de biens, de capitaux et d'hommes. Ses fils aventureux parcouraient la terre solide et fouillaient les sept mers pour trouver la richesse du monde extérieur. Ses intellectuels non moins aventureux envahissaient les royaumes inconnus de la science et de la spéculation pour soustraire à la Nature ses trésors cachés et enrichir la vie mentale. L'Europe n'avait jamais été plus riche, plus impatiente, plus virile qu'en ce fatidique 1^{er} août 1914.

Or — « *L'homme ne vit pas que de pain.* » L'ensemble de cette prospérité et de ce puissant édifice de bien-être matériel reposait sur des fondations bancaires, qui avaient fait leur temps. Les changements incroyables qui avaient marqué le demi-siècle précédent avaient créé un environnement mécanique différent non seulement en ampleur, mais en nature, par rapport aux générations précédentes. Les conditions matérielles avaient radicalement changé : le cadre idéaliste était fondamentalement resté inaltéré. L'âme de l'Europe

était semblable à un jeune géant enserré dans ses langes. Les liens anciens le frottaient et l'irritaient à chaque mouvement. De là sortait une profonde insatisfaction, une instabilité universelle. Si l'Européen avait été un gringalet, il se serait résigné à une apathie fataliste, il aurait accepté les langes du passé qui le contraignaient, et se serait peu à peu transformé en momie vide de sang, comme l'ancien Égyptien, ou le citoyen d'une Rome décadente.

Mais l'Européen du XX^{ème} siècle n'était pas un gringalet. C'était un homme de toutes ses fibres, pétri d'un viril instinct de vie, et résolu à réaliser un avenir valeureux. Il se mit donc à tirer sur ses langes et à essayer de s'en libérer, et il était inévitable qu'un jour venu, il allait s'extraire de cet habit de Nessus, même si, ce faisant, il devait s'arracher la chair des os.

C'est cette révolte face au passé, cette détermination de retirer les limitations gênantes avant même que les nouveaux objets idéaux fussent même en vue, qui donnent les clés de l'histoire récente de l'Europe. Partout, on voit éclater de vives irruptions d'énergie humaine, de plus en plus intenses : un triomphe des éléments dynamiques de la vie sur les éléments statiques ; une préférence de plus en plus nette pour ce qui est violent et révolutionnaire, en contraste avec les solutions pacifiques et évolutionnaires, transformant l'ensemble de la gamme politico-sociale d'« *Impérialisme* » en « *Syndicalisme*. » Partout, nous distinguons l'esprit du désordre, qui prépare le terrain pour la catastrophe finale.



FIGURE 1 – Carte de l'Europe en 1914.

Bien que la catastrophe fût inévitable, sa nature resta quelque peu in-

certaine jusqu'au dernier moment. On peut ainsi imaginer qu'elle aurait pu prendre la forme d'une suite de convulsions locales au sein des divers corps d'États européens. Lorsque la Grande Guerre commença, l'Angleterre était, de fait, au bord d'une guerre civile, la Russie connaissait les affres d'une vive révolte sociale, l'Italie venait de traverser une « *Semaine Rouge* » qui la menaçait d'Anarchie, et chaque pays d'Europe souffrait de graves désordres intérieurs. Il s'agissait d'une époque étrange, cauchemardesque, le début de l'été 1914 ; tout cela a aujourd'hui été masqué par les événements qui ont suivi, mais les âges futurs accorderont à ces événements la place qu'ils méritent dans l'histoire du monde.

Or donc, c'est au travers du point le plus faible de la croûte terrestre que la lave refoulée finit par forer son chemin, et puisque la situation internationale constituait le point le plus dangereux de l'instabilité de l'Europe, c'est bien là que l'irruption se produisit. Le récit des événements amenant à la Grande Guerre a été produit et répété *ad nauseam*, et il n'est pas nécessaire d'y revenir. Nous connaissons toutes les actions qui furent celles du jeu diplomatique. Nous nous souvenons de la nature luxuriante du cadre historique : la rivalité entre le Britannique et le Teuton, la querelle entre le Teuton et le Slave, la vendetta entre le Gaulois et le Germain, le rêve d'Italie du Romain, la cage aux ours des Balkans, l'Est qui s'éveillait. Le présent ouvrage n'est pas un récit des événements en cours. Il s'agit d'une étude de l'état d'esprit européen. Le point souligné ici est la psychologie incroyablement volcanique de l'Europe lorsque le cataclysme a commencé. Ce sont les réactions des divers peuples d'Europe à ce cataclysme qui vont constituer le sujet des pages à venir.

Chapitre 1

L'Angleterre

À la veille de la guerre, le pays le plus affecté par le désordre dominant était l'Angleterre. Au cours des années qui avaient précédé, la Grande-Bretagne avait été le théâtre de profonds différends politiques et sociaux, qui avaient plus d'une fois fait peser sur le pays la menace de frictions armées. La question irlandaise, en particulier, semblait rapidement dégénérer en guerre civile, et au cours de la phase d'ouverture de la grande crise européenne, à la fin du mois de juillet 1914, le sang coulait en Irlande du fait des combats entre Nationalistes irlandais et armée britannique.

De fait, le peuple britannique était tellement absorbé par ses difficultés intérieures qu'il ne prêta pas attention aux premiers jours de la crise européenne. Ce ne fut que le 29 juillet que le *Times* de Londres exhorta les partis britanniques à « *serrer les rangs* » et à suspendre leur lutte politique face au péril extrême.

Lorsque la gravité de la situation internationale fut enfin pleinement comprise, les différends intérieurs furent rapidement remis à la marge ; mais l'opinion publique ne s'en trouva pas pour autant unifiée vis-à-vis de l'attitude à adopter par le pays. Une forte opposition à la guerre se développa, tant au Parlement que dans le pays. La presse libérale exhorta avec emphase au maintien de la neutralité, et la déclaration de guerre contre l'Allemagne, le 4 août, fut précédée par trois démissions de ministres — Lord Morley, M. Charles Trevelyan, et le dirigeant travailliste John Burns.

La cause de la Serbie ne soulevait aucun enthousiasme. La Serbie avait de longue date mauvaise presse auprès des Anglais, et les journaux britanniques n'hésitaient pas à énoncer les opinions des moins élogieuses à son sujet. L'*Outlook* de Londres associait carrément à la Serbie la responsabilité de la crise qui venait d'éclater. Le journal déclara que ce pays était « *un voisin franchement impossible,* » et poursuivit ainsi : « *Il faut soutenir que la Serbie a reçu et continue de recevoir une dose de sympathie qui n'est pas du tout justifiée par les circonstances. Les portraits hauts en couleur qui sont faits de ce pays, la dépeignant comme une petite nation courageuse luttant contre vents et marées en défense de compatriotes opprimés sont totalement*

bidons. » Un journal du Nord regrettait que la Serbie ne pût être « *remorquée jusqu'en pleine mer et coulée.* »

On se méfiait fortement de la Russie. La récente entente avec la Russie n'avait jamais véritablement été populaire en Angleterre, et la complaisance manifestée par le gouvernement britannique à l'égard de l'agression russe en Perse, en Arménie et au Proche-Orient avait dans l'ensemble alarmé la plupart des Libéraux, et jusque certains cercles conservateurs. On faisait désormais circuler divers manifestes anti-russes, dont un, notablement, émis par un groupe d'intellectuels de Cambridge, qui déclarait que la guerre contre l'Allemagne pour le compte de la Russie et de la Serbie constituerait un « *péché contre la civilisation.* » La presse travailliste condamnait à l'unanimité une guerre profitant à l'« *autocratie russe.* »

Cependant, une fois la guerre déclarée, le plus gros de l'opinion publique apporta son soutien et son approbation au gouvernement. L'esprit national était, dans l'ensemble, distingué et sérieux, et les éclats chauvins se firent étrangement rares. La presse fit paraître une résolution grave mais noble. La tonalité principale était qu'il s'agissait d'une « *guerre pour mettre fin à la guerre.* » « *Le peuple britannique,* » affirma l'édition du 10 août du *Times* de Londres, « *combat pour la cause d'une paix établie et durable,* » et l'édition du 16 août nota que « *S'il se déclarait jamais une guerre contre la guerre, ce serait bien la guerre dans laquelle nous sommes entrés.* » L'*Express* de Londres résonnait d'une note plus austère : « *Il faut désormais se battre jusqu'à ce que, ou bien la puissance allemande qui intimide l'Europe lui ait été retirée à jamais, ou bien la Grande-Bretagne ait été battue à plate couture et ne puisse plus du tout combattre. Nous luttons pour notre propre existence en tant que grande puissance mondiale.* »

Bien qu'il se montrât la fois résolu et confiant, le public britannique apparut tout d'abord abasourdi. Le publiciste anglais, H. Fielding-Hall, qui écrivait pour un magazine étasunien, le *Century*, déclare : « *Il s'agit d'une guerre aussi dépourvue de passion que si nous allions nous battre contre un tremblement de terre, un cyclone ou un volcan — de la manière la plus déterminée qui soit. Tel est notre état d'esprit actuel.* » L'opinion générale était que la guerre promettait d'être brève. Lorsque Lord Kitchener déclara qu'elle allait probablement durer trois années, presque personne ne le crut. Le traditionnel flegme britannique apparaissait au travers de la formule qui avait cours : « *Business as usual!* »

Les pacifistes extrêmes continuaient d'afficher une opposition continue à la guerre, avec à leurs côtés une partie de la presse travailliste, cependant que divers éminents Radicaux, même s'ils reconnaissaient que la lutte ne pouvait désormais plus être arrêtée, critiquaient sévèrement le gouvernement pour avoir déclenché la guerre, et exhortaient à ce que la portée de celle-ci fut réduite à des objectifs définis laissant le champ libre à une pacification rapide. Cette opposition se cristallisa rapidement en organisation connue comme « *Union of Democratic Control,* » qui se mit à répandre une ardente propagande favorable à une paix rapide et modérée. Le point de vue de cette école de pensée est parfaitement exprimé dans un article paru sous

la plume d'un écrivain bien connu, H.N. Brailsford dans les pages de l'édition du mois de septembre 1914 du *Contemporary Review*. « *Nous adoptons une vision paroissiale de l'Armageddon,* » déclara-t-il, « *si nous nous autorisons à imaginer qu'il s'agit principalement d'une lutte pour l'indépendance de la Belgique et pour l'avenir de la France. Les Allemands sont plus proches de la vérité lorsqu'ils la considèrent comme une guerre russo-allemande. . . Nous ne sommes ni slaves, ni allemands. . . Une fatalité mécanique a contraint la France à entrer dans cette lutte, et une camaraderie, traduite par des engagements secrets en alliance défensive, nous a fait entrer dans la guerre à son démarrage. Ce n'est véritablement une affaire ni de la France, ni de l'Angleterre. Il s'agit d'une guerre pour l'Empire de l'Est. Si nos dirigeants ont une vision claire, ils mettront fin à la guerre avant qu'elle se soit transformée, d'une lutte pour la défense de la France et de la Belgique, en une bataille colossale pour la domination des Balkans et la maîtrise des Slaves. . . Soutenir nos amis occidentaux dans une guerre défensive est une chose, nous jeter dans la lutte avancée pour l'Empire de l'Est en est une toute autre. Aucun appel au sang, aucun calcul impérieux en vertu de nos intérêts propres, aucun espoir pour l'avenir de l'humanité n'exige de nous une alliance avec le Slave contre le Teuton. . . Il relève de l'opinion publique de limiter notre participation dans cette querelle et d'imposer à notre diplomatie, une fois la victoire acquise à l'Occident, un retour à son rôle national de pacificatrice et de médiatrice dans une querelle qui ne sera plus sienne. »*

Mais la plupart des Anglais ne voyaient pas les choses ainsi, qui en vinrent rapidement à considérer la guerre comme une lutte à mort entre l'Angleterre et l'Allemagne. Une décennie de rivalité anglo-allemande avait diffusé un niveau considérable de soupçons et de mauvaise volonté au sein du peuple britannique, et l'éclatement des hostilités cristallisa bientôt ce sentiment jusqu'alors latent et semi-articulé, en une hostilité intense à l'encontre du principal pays antagoniste de l'Angleterre. Les victoires initiales de l'Allemagne, les défaites britanniques, et les récits d'atrocités teutoniques en Belgique eurent tôt fait d'attiser cette hostilité jusqu'à un niveau de chaleur fiévreuse. Le sentiment populaire exigeait l'écrasement pur et simple du « *militarisme prussien,* » que H.G. Wells dénommait « *cette bêtise qui creuse et qui piétine* » menée par les propriétaires terriens prussiens « *avec un goût pour le Champagne et la légalité,* » — et les soldats allemands étaient souvent qualifiés de « *Huns.* »

Au départ, cette haine fut dirigée contre les dirigeants et les militaires prussiens, plutôt que contre l'ensemble du peuple allemand. Le Kaiser et la famille Hohenzollern constituaient des cibles de choix pour les insultes qui, dans certains organes populaires, atteignirent des niveaux de virulence vraiment extraordinaires. L'hebdomadaire de Horatio Bottomley, « *John Bull* », dépeignant l'empereur Guillaume comme « *le boucher de Berlin,* » « *cet Attila bâtard,* » « *Le monstre de l'enfer lâché sur la civilisation,* » et prédisait qu'il resterait « *à jamais connu dans l'infamie sous le nom de Guillaume le Damné. . .* ». Un autre hebdomadaire populaire, le *Passing Show*, affirma que le Kaiser « *est mahométan, luthérien, ou catholique romain selon son*

humeur ; mais son goût pour les cravates est vulgaire ; son esprit est celui d'un Hooligan de troisième rang, et son sang est souillé de trois souches de folie. » Selon ce journal, « la lignée Hohenzollern doit être exterminée. Car si nous reléguons à une période de paix la question du traitement de sa Seigneurie le Hun, non seulement il s'en sortira à bon compte, mais il pourrait conserver le trône de Prusse et avoir pour successeur un cambrioleur dégénéré, qui n'est ni un gentleman ni un sportif, comme certains voleurs peuvent l'être. »

Mais les nouvelles de l'unanimité allemande et de la haine envers l'Angleterre canalisèrent bientôt la colère britannique contre l'ensemble du peuple allemand. « Il ne s'agit pas d'une situation mettant en jeu un peuple raffiné et à l'esprit élevé, forcé par une seule "caste," » s'exclama la *Pall Mall Gazette* au début du mois d'octobre 1914. . . « Nous luttons contre une nation dont le niveau moral est intrinsèquement faible, qui ne présente guère de trace d'instinct humain, et d'encore moins de compréhension du sens de l'obligation honorable. . . Il ne s'agit pas seulement de leurs dirigeants, mais du peuple, qui doit recevoir une leçon, et il n'existe qu'un seul processus éducatif auquel la brute se soit jamais montrée susceptible. » L'organe dominant de l'Église anglicane, le *Guardian*, se montrait tout aussi sévère. « Il n'y a absolument pas de place pour la magnanimité, » déclare-t-il à peu près à la même date. « Il est impératif que la maladie du militantisme qui a saisi tout un peuple en soit extirpée. Il est absurde d'affirmer que les conditions de la paix doivent être telles qu'une nation fière puisse les accepter. Nous avons à faire, non pas à une nation fière, mais à une nation criminelle. . . Il faut finir par la départir du pouvoir de nuire. "Plus jamais" doit être la rengaine des Alliés lorsqu'arrivera la liquidation finale. » Un organe tout aussi pacifique que le non-conformiste *British Weekly* s'exclama, « On peut trouver des gens pour penser que le militarisme allemand n'est le gospel que de quelques rares éléments au sein du peuple allemand. Nous ne voyons aucune raison à cela. Le militarisme ne constitue pas une purge temporaire de l'esprit. La couleur derrière ce phénomène a été préparée avec une assiduité persistante, avec une duplicité infinie, avec une ruse inimitable, pendant de nombreuses années. C'est contre l'Antéchrist que nous luttons en nous battant contre les seigneurs de guerre d'Allemagne. Cette arrogance doit être écrasée par des talons de fer. » L'illustre critique, G.K. Chesterton, déclara que la solution à l'énigme teutonne était que les Allemands étaient « *Barbares,* » « bien que les Prussiens en soi ne puissent constituer une nation au sens où nous l'entendons — précisément parce que ce sont des barbares. »

Il est vrai que certaines voix s'élevèrent face à cette marée de passions montantes. Le *Labor Leader* de Londres désapprouvait les « tentatives qui sont menées pour faire monter la haine des travailleurs britanniques contre les travailleurs d'Allemagne, » et ajoutait, « Chaque mot par nous prononcé contre le peuple allemand va rendre notre tâche et la tâche de ce peuple plus ardue au cours des années à venir. » Et le Dr. Conybeare d'Oxford affirma, dans une lettre au *Nation* de New York : « Après que tout a été dit et fait, les Allemands restent nos alliés naturels en Europe ; ils constituent, après

les Hollandais, la seule race européenne semblable à nous. » Mais ces voix restaient peu nombreuses, et ne trouvèrent pas d'écho populaire.

Au cours de l'automne 1914, le règlement politique de l'Allemagne après la guerre fut beaucoup discuté, et l'idée de fragmenter l'Empire allemand en fragments comme avant 1866 reçut beaucoup de soutien. Cette idée était également explorée par la plupart des personnes bien informées étudiant la politique mondiale. « *Les Teutons sont — et resteront — une communauté unie,* » déclara cet observateur assidu, le Dr. E.J. Dillon, dans l'édition du mois de janvier 1915 du *Contemporary Review*. « *Ceux, parmi les Alliés — et leur nom est légion — qui anticipent une recrudescence de l'esprit séparatiste qui a fait de l'Allemagne, des siècles durant, une maison divisée contre elle-même, sont voués à la déception. Les Bavaurois et les Saxons, les Souabes et les Prussiens, tous sont empreints de la même Kultur. Les idées corrosives des comploteurs prussiens ont été absorbées et assimilées par toutes les branches de la race allemande, y compris celle d'Autriche, dont les sentiments patriotiques contribuent désormais au mélange de manière indissoluble.* »

Les premiers mois de l'année 1915 marquèrent un changement distinct dans l'humeur populaire... un durcissement de la résolution à la guerre, un élargissement des aspirations, et une attitude nettement plus réaliste. Victoires russes en Galicie et dans les Carpates, attaque spectaculaire des Dardanelles : autant d'événements qui projetèrent une vive lumière sur les perspectives des Alliés, et le printemps éclot sur une Grande-Bretagne foncièrement optimiste.

La note réaliste était claire. Dans l'article d'ouverture de son édition du 8 mars 1915, paru sous le titre « *Pourquoi nous sommes en guerre,* » le *Times* de Londres déclara franchement : « *Il semble qu'existent encore certains Anglais et certaines Anglaises pour se fourvoyer quant aux raisons qui ont contraint l'Angleterre à tirer l'épée... Ils ne pensent pas que notre honneur et nos intérêts auraient dû nous contraindre, même dans l'hypothèse où l'Allemagne aurait respecté scrupuleusement les droits de ses petits voisins. Pourquoi avons-nous garanti la neutralité de la Belgique ? Pour une raison impérieuse d'intérêts propres... Nous tenons notre parole lorsque nous l'avons donnée, mais... nous ne nous positionnons pas comme des Don Quichotte sur la scène internationale, prêts à tout instant à redresser les injustices qui ne nous causent aucun tort...* » Et le 17 mars, le *Morning Post* écrivait : « *Ce pays n'est pas entré en guerre par pur altruisme, comme certaines personnes le supposent, mais parce que son existence même était menacée... Voilà ce qui est véritablement sous-jacent au "bout de papier" et à tous les discours sur le "Militarisme allemand" !* »

Toute aussi claire était la montée de l'esprit belliqueux au sein de la nation. « *Les discussions absurdes voulant que cette guerre soit vouée à lutter contre le militarisme se sont désormais calmées,* » affirma le *Morning Post*. « *Après tout, l'Empire britannique est bâti sur les hautes luttes produites par son armée et sa marine ; l'esprit de guerre est dans le sang de la race britannique.* » Des publicistes de premier plan, comme Archibald

Hurd, affirmaient que cette guerre, loin de mettre fin aux armements, allait même les faire croître en cas de victoire alliée. L'Empire britannique ne devait pas seulement s'appuyer sur sa prépondérance navale avérée, mais également maintenir une institution militaire bien plus importante que jamais. De nombreuses voix revendiquaient la rétention des colonies conquises par l'Allemagne, jugées nécessaires à la sûreté et à la prospérité de l'Empire britannique à l'avenir. Dans ce cadre, certains projets allaient encore plus loin. L'un des plus ambitieux était la demande formulée par l'écrivain britannique D.L.B. Castle d'une annexion de la côte de l'Allemagne sur la Mer du Nord, demande qui parut dans l'édition du mois de juillet 1915 du *National Review*. Admettant qu'il était impossible de fragmenter l'Empire allemand sous la forme de ses composantes politiques, M. Castle affirmait que l'Angleterre devait à tout prix empêcher une guerre de revanche allemande qui, du fait du développement rapide des sous-marins, pourrait s'avérer fatale à l'Angleterre en la coupant de ses approvisionnements en vivres.

On assista au cours des mêmes mois à un nouvel approfondissement du niveau de la haine exprimée contre l'Allemagne. Au moment précis de l'ouverture de la guerre, l'attaque qui avait jusqu'alors ciblé les dirigeants allemands avait pris pour cible le peuple allemand, si bien que l'assaut se trouvait élargi pour intégrer les idées et accomplissements culturels allemands. « *Je ne vois pas ce qui est proposé par l'idée allemande,* » écrivit Rudyard Kipling au *Temps*, journal de Paris, « *sauf marcher au pas cadencé le long d'une suite d'enfers construits philosophiquement, avec pour objet l'auto-adoration du bruit ainsi produit par le tintement des armes. Au moins les Arabes proposent-ils un choix, entre l'Islam et l'épée, mais le Boche n'a dans sa philosophie que l'épée.* » « *Les Allemands,* » écrivit H.G. Wells dans le *Daily Chronicle* de Londres, « *ont été changés en une sorte de Zoulous équipés scientifiquement.* » Le professeur A.H. Sayce, d'Oxford, mit en accusation dans le *Times* de Londres la capacité de l'ensemble de la littérature allemande. Goethe était l'exception à la règle, mais Schiller était un « *Long-fellow dilué,* » Heine était un Juif qui « *considérerait les Allemands comme des barbares,* » et Kant « *d'origine écossaise pour plus de moitié.* » « *Du côté artistique,* » poursuivait le professeur Sayce, « *peut-être est-il préférable d'en dire le moins possible. Le goût allemand en architecture et en habillement est proverbial. Un peuple qui a détruit les trésors artistiques de la Belgique et de l'Est de la France sort du champ de la civilisation. Ils sont restés les mêmes qu'il y a quinze siècles, les barbares qui pillaient nos ancêtres et détruisirent la civilisation de l'Empire romain. Pendant mille ans, le fléau de la conquête allemande a menacé l'Europe occidentale, jusqu'à ce qu'en fin de compte les conquérants périssent en conflits intestins ou soient absorbés par les populations plus anciennes, et les Âges Sombres prirent fin. Nous devons espérer qu'ils ne vont pas faire leur retour en une avalanche de barbarie teutonne, et que les Allemands pourront revenir à leur ancienne vocation d'intellectuels "scieurs de bois et porteurs d'eau" pour l'Europe occidentale.* » Sir Clifford Allbutt, un autre universitaire anglais, ne soustrait même pas Goethe à sa critique des capacités intellectuelles allemandes. Le

professeur E. Ray Lankester affirma que la réputation de l'Allemagne dans le domaine de la recherche scientifique « découle du flot irresponsable de jeunes hommes qui ont profité des nombreux laboratoires bien organisés appartenant aux universités allemandes. » Des réfutations semblables des capacités musicales et artistiques des Allemands parurent sous les plumes anglaises à la même période.

Le printemps et l'été 1915 marquèrent une nouvelle exacerbation de l'opinion publique britannique contre le peuple allemand. Les bombardements par les Allemands des villes côtières anglaises, les raids menés par des zeppelins et les nombreux naufrages de navires de passagers anglais, avec pour point culminant le désastre du *Lusitania*, firent monter une vague de fureur en Angleterre et provoquèrent des appels répétés à des représailles et à la revanche. Le Major-général Sir Alfred E. Turner écrivit dans le *Saturday Review* du 8 septembre 1915, « *Aucun accord ne peut être assuré avec un tel peuple de marginaux, qui ne connaît rien des qualités de la merci, et qui, comme tous les autres sauvages, considère la générosité et la tolérance comme des signes de faiblesse. . . Les Allemands ne peuvent être que soumis par la force et l'effroi, leurs propres armes, et il est grand temps que les gants de velours soient retirés, comme nous les retirâmes lorsque nous nous sommes battus contre les Derviches du Soudan, les Zoulous, et les Boxers de Chine, qui étaient à plus d'un titre semblables aux Prussiens.* » « *Vengeance !* » écrit W. S. Lilly dans l'édition du mois de juillet 1915 de *Nineteenth Century and After*, « *Les mots frappent le discours.* » « *Qu'importe la manière dont le monde prétende se diviser,* » affirma Rudyard Kipling, « *il n'existe que deux divisions dans le monde contemporain — les êtres humains et les Allemands. Et l'Allemand le sait. Les êtres humains se sont depuis longtemps lassés de lui et de tout ce qui lui est relié : tout ce qu'il fait, tout ce qu'il dit, pense ou croit. D'un coin de la terre à l'autre, ils n'ont pas de désir plus ardent que de bouter cette chose impure de l'appartenance et de la mémoire des nations.* » Edward Jenks, dans le *Contemporary Review* du mois de juillet, exhorte à l'imposition d'un tabou durable sur tout ce qui est allemand. « *Il s'agit de la plus ancienne des sanctions sociales, et encore de la plus terriblement efficace. Si celle-ci n'implique plus de nos jours comme c'était le cas jadis une famine réelle ou la mort donnée par des animaux sauvages, elle implique la ruine commerciale, la famine intellectuelle, l'extinction sociale. Que personne ne pense qu'une telle punition, appliquée à une nation, puisse être légère. . . La sentence restera sans appel, et aucun pardon ne pourra être accordé. Le "Non éternel" prendra alors un aspect entièrement nouveau pour ses champions, lorsque le visage de la Gorgone se tournera vers l'intérieur, lorsque ceux qui ont conclu une alliance avec les puissances obscures verront l'épaisse noirceur descendre sur la Porte de Brandebourg et sur les aigles qui constituent les piliers de Schönbrunn.* »

Cette vague intense de sentiment anti-allemand est bien entendu également imputable à l'exaspération britannique vis-à-vis de l'état défavorable des affaires aussi bien à l'étranger que sur le plan intérieur. Au mois de mai 1915, le ralliement de l'Italie aux Alliés fut bientôt contre-balancé par toute